

Et moi,
et moi,
et moi !

Vivement la gloire !

Par Hervé Anctil



© iStockphoto / M. A. Williams

C'est sans doute la chose la plus répandue au monde, mais personne n'ose en parler. Probablement parce que nous avons tous peur de passer pour ce que nous sommes : vaniteux. Pourtant, au fond de nous-mêmes, nous savons que nous valons bien plus que cela ! « Cela » désignant la mer d'indifférence dans laquelle nous baignons. Appelez cette quête « besoin d'amour », « ambition », « orgueil », c'est la même idée, qui tient en une petite question : est-ce qu'on va enfin me reconnaître à ma juste valeur ? Juste au sens de « très élevé ». Mais la reconnaissance n'arrive jamais seule : il faut l'aider un peu. Va ! On veut bien faire un petit effort.

La première fois qu'on s'y met, c'est vers quatre ou cinq ans. On est triste et la vie est vraiment trop injuste à la fin ; c'en est trop, on décide de partir. Oh ! quelques heures, juste le temps que les adultes s'inquiètent, s'énervent un peu. Puis, après une longue demi-heure, de guerre lasse, on rentre à la maison. Tout est calme. Première déception. Premier chagrin d'orgueil. Oui, comme tous les enfants du monde, j'ai moi aussi ourdi ce projet dérisoire. Le souvenir m'est revenu quand ma fille m'a fait le coup. Mais, plus maligne que son père, elle avait pris la peine de passer ostensiblement devant moi avec sa petite mallette, ses poupées ébouriffées et sa mine déconfite, au lieu de filer à l'anglaise comme je l'avais fait.

Cette quête de reconnaissance ne s'éteint pas avec l'enfance. Au contraire. Elle devient même le moteur de toute l'existence. Aussi, quand le père du Pop Art, Andy Warhol, a déclaré dans les années 60 que, à l'avenir, tout

individu aurait son quart d'heure de gloire, le monde entier a esquissé un grand sourire d'autosatisfaction. On aimait le croire. Mais un doute persistait. Nous connaissions bien la formule de Warhol, mes amis et moi, quand nous avons fait nos études. C'est peut-être ce qui nous a menés à faire nos frasques pour nous faire remarquer. Mais comme le 15 minutes de célébrité tardait à venir, nous avons choisi un domaine qui nous permettrait peut-être de laisser notre empreinte. Aujourd'hui, mes amis ont acquis la reconnaissance : Nathalie est en train de sauver le monde avec l'aide internationale, Pierrot est un homme d'affaires brillant, François un professeur apprécié. Quant à moi, je ne fais pas le poids... pour l'instant, entendons-nous. Mais, bon, j'ai le temps. Un jour, je vais publier le best-seller que l'on traduira dans 26 langues.

Si les choses tardent trop, je vais me mettre à la pop-psycho, et réciter ses mantras : « Il suffit d'y croire », « Il faut aller au bout de ses rêves ». Mais, je sais au fond que, j'aurai beau visualiser, émettre des ondes positives, la « loi de l'attraction » (du best-seller mondial *Le secret*) n'opérera pas sur moi. En fait, la seule loi de l'attraction que je connaisse, c'est la terrestre, celle qui me ramène toujours sur terre.

Mais attention, j'ai d'autres moyens pour me faire reconnaître à ma juste valeur : les technologies. Il suffisait d'y penser. Je vais créer mon blogue (mais je manque de constance), je vais me faire des centaines d'amis, comme le député Denis Coderre, qui me suivront au quotidien grâce à Facebook (mais je suis jaloux de ma vie privée), je vais inventer une danse latine que je diffuserai sur YouTube (mais je suis piètre danseur). Tiens, s'il le faut, je vais m'acoquiner avec les nouvelles vedettes de la télé-réalité, les Bérangère, Marie-Pier, Alexandra, Elisabetta, pour faire la une des journaux à potins. Mais non, ce serait trop de reconnaissance.

Non, tout compte fait, je vais continuer à bosser et à espérer. Et si ça ne marche pas, eh bien !, je ferai ma valise et je partirai vers des ciieux meilleurs. Peut-être que, cette fois, quelqu'un le remarquera. ■

Après le Pop Art,
c'est la pop-psycho
qui nous garantit
la gloire et l'argent,
avec ses mantras :

« Il suffit d'y croire »,
« Il faut aller au bout
de ses rêves ».